

Marseille, tête de réseau global (3)

Marseille-Alger : les saint-simoniens, colons indigénistes

Par le Platane & Renaud Garcia

Nous voici entre Marseille et l'Algérie, entre 1830 et 1870. La France a conquis l'Algérie mais sans trop savoir pour quoi faire et les avis s'affrontent durement entre *colonistes* et arabophiles ; entre civils et militaires ; entre les gauches et les droites. Les gauches, des républicains aux anarchistes, en passant par les socialistes et les communistes, soutenant souvent l'éradication des propriétés et traditions indigènes – comme aux Etats-Unis - au nom du progrès industriel et universel. L'empereur, Louis-Napoléon – certes progressiste, industrialiste et saint-simonien – s'efforçant, lui, de promouvoir un « royaume arabe » géré par les élites indigènes et modernistes, en harmonie avec la France, afin de transformer la Méditerranée en lac de paix strié de canaux et de lignes maritimes, ferroviaires, électriques et télégraphiques.

Et en effet, les ingénieurs et apôtres saint-simoniens s'activent - Barthélémy Infantin, Michel Chevalier, Charles Lambert Bey, Gustave d'Eichthal, Ismaël Urbain, parmi beaucoup d'autres – afin de réaliser le *Système de la Méditerranée* annoncé en 1832. Et en effet, ils trouvent des protecteurs importants et des associés enthousiastes en Egypte et en Algérie, tels le pacha Méhémet Ali, et tous ces ingénieurs, fonctionnaires et intellectuels, acteurs de la « Nahda », la « renaissance arabo-musulmane ».

Et cependant Marseille et son port servent de base arrière à tout ce mouvement qui transforme effectivement le bassin méditerranéen. Le canal de Suez est inauguré en 1869. L'Egypte est devenue un pays industriel (textile, hauts-fourneaux). L'Algérie... mais voyez plutôt ce que le saint-simonien Ismaël Urbain, métis franco-guyanais converti à l'islam et marié à une Algérienne, interprète franco-arabe, auteur de *L'Algérie pour les Algériens*, et de *L'Algérie française, indigènes et immigrants*, conseiller de Napoléon III, a tenté en Algérie, avant que la débâcle de 1870 n'emporte avec elle, et l'empire français et le « royaume arabe ».

Porté par sa vision mystique du progrès de la civilisation, le « Père » Infantin cherche l'harmonie entre l'Orient et l'Occident. Il exalte ainsi la *Colonisation de l'Algérie*, dans son ouvrage publié en 1843, sur lequel nous avons conclu notre précédent chapitre¹.

En rêvant quant à lui d'un « royaume arabe », à l'encontre des visées des colons civils, Napoléon III réactive le projet saint-simonien. Que certains des saint-simoniens, à la fois religieux, entrepreneurs et politiques, aient fait de l'Orient leur terre d'élection, dans un souci de métissage, cela n'a rien de surprenant. Ce qui étonne pourtant, c'est le vocabulaire utilisé pour penser les rapports entre l'Orient et l'Occident, le Sud et le Nord, l'Afrique et l'Europe. Les catégories de pensée employées par les disciples d'Infantin à leur époque, pour œuvrer à la colonisation, préfigurent en effet, de façon frappante, celles, contemporaines, mises en œuvre par les tenants de l'idéologie « décoloniale ».

Mais avant l'Algérie, comme déjà dit, il y a l'Égypte. Elle fut le terrain d'expérimentation d'un pionnier, Charles Lambert Bey (1804-1864). Originaire d'une famille de petits commerçants

¹ Cf. Barthélémy Prosper Infantin, *Colonisation de l'Algérie*. Paris. P. Bertrand Librairie, 1843

ruinés de Valenciennes, il réussit Polytechnique avant d'étudier à l'école des Mines. Saint-simonien dès 1829, bon pédagogue, il introduit le jeune Michel Chevalier au saint-simonisme. Celui-ci devient, en vertu de ses dons pour la théorie, le conseiller d'Enfantin pour perfectionner le « dogme ». Une fois Enfantin sorti de prison, en 1833, Lambert l'accompagne dans ses équipées orientales. L'Égypte est donc, son terrain d'action principal. Il y joue les intermédiaires entre le « Père » et le pacha (gouverneur) Méhémet Ali (1769-1849) pour organiser l'instruction publique et il élabore des plans du barrage du Nil entrepris par ce souverain d'origine turco-albanaise, né en Macédoine, tour à tour en guerre contre et pour son suzerain, Mahmoud II (1809-1839), le sultan de Constantinople. Bref, « L'Orient compliqué » (De Gaulle).

Le pacha Méhémet Ali reste dans l'histoire comme « le père de l'Égypte moderne ». Les « pères des nations » font rarement une « nation moderne » sans brutaliser leur peuple. Celui-ci, d'après l'historien trotskyste Chris Harman, semble avoir été un grand modernisateur². Mise sur pied d'une armée de conscription constituée de paysans pour se tailler un royaume du Nil à l'Euphrate et au Tigre. Chantiers de routes et de canaux, pour lesquels plus de 300 000 cultivateurs sont mis au travail forcé - hommes femmes et enfants - au prix de nombreuses morts, maladies, privations et maltraitements. Confiscation des terres des mamelouks pour y produire des cultures d'exportation. Transformation du pays en l'un des premiers producteurs mondiaux de coton (l'Égypte occupant en 1830 le cinquième rang mondial pour les broches à filer par tête d'habitant). Création d'une industrie nationale et de monopoles d'Etat. Achats de « machines modernes » - en Europe. Construction de hauts-fourneaux et d'aciéries.

Méhémet le Modernisateur envisage également des projets de voie ferrée du Caire à Suez, et de canal entre la Méditerranée et la Mer Rouge – mais on y revient avec Enfantin et Lambert Bey. Il faut évidemment un personnel instruit pour opérer ce nouvel appareil industriel, d'où la création d'« écoles modernes ». Il faut évidemment des instructeurs étrangers pour former ce « personnel moderne », sur place, ou en Europe. Des Français par exemple, qui depuis l'expédition de Bonaparte (1798), se passionnent pour l'Égypte. Quelques mois avant la prise d'Alger - autre gouvernorat théoriquement ottoman - par une escadre française (14 juin/5 juillet 1830), Méhémet Ali offre les deux obélisques de Louxor à la France de Charles X, en gage d'entente cordiale. L'un des deux finit par se dresser place de la Concorde, à Paris, quoique la Révolution de Juillet (1830), ait un peu retardé son érection (1836).

C'est donc Lambert Bey qui fonde l'École polytechnique du Caire, dans le district de Boulaq, et qui la dirige de 1838 à 1847. Responsable scientifique honoré par la société indigène (d'où son titre ottoman de *bey*, décerné aux souverains et hauts fonctionnaires), il y demeure jusqu'en 1851 et inspire des hauts fonctionnaires, des ingénieurs, ou encore les initiateurs d'une « Renaissance arabo-musulmane » (la Nahda) et d'un « socialisme égyptien » - tels l'intellectuel Rifâ'a al Tahtâwî (1801-1873) ; lequel avait passé cinq années à Paris entre 1826 et 1831, à l'écoute de l'Occident, pour importer par la suite en Égypte des « idées modernes » sur la démocratie et le droit des femmes.

Lambert Bey facilite encore en 1846 la constitution par Enfantin de la Société d'études du canal de Suez, un réseau industriel que Ferdinand de Lesseps utilisera plus tard pour le percement du canal de Suez (1859-1869). Lambert Bey est bien l'une des figures de cette colonisation harmonieuse, de cette association universelle par l'industrie poursuivie par les chefs³, penseurs et apôtres du saint-simonisme, à commencer par Henri de Saint-Simon lui-même qui n'eut que la vision, mais non la vue, de son triomphe posthume.

² Cf. Chris Harman. *Une histoire populaire de l'humanité*. La Découverte 2015, p. 399, cité sur http://fr.wikipedia.org/wiki/mehemet_ali

³ Voir la notice de Lambert Bey dans le Dictionnaire biographique Maitron, par Philippe Régnier, version mise en ligne le 20 février 2009, dernière modification le 25 mars 2018.

Gustave d'Eichthal (1804-1886), est quant à lui d'un caractère différent. Né à Nancy en 1804 dans une famille de banquiers juifs actifs dans l'Empire d'Autriche-Hongrie et jusqu'en Grèce, il hérite d'un titre de noblesse transmis par son grand-père, anobli en 1814 et devenu baron d'Eichthal. Ses parents s'installent à Paris et, pour s'y intégrer, abandonnent leur foi. Ils baptisent chrétiennement Gustave, qui étudie avec son frère Adolphe au lycée Henri IV, où il prépare, sans succès, le concours d'entrée à l'École Polytechnique. Son répétiteur n'est autre qu'Auguste Comte (1798-1857), polytechnicien et ancien secrétaire de Saint-Simon, l'un des fondateurs de la philosophie des sciences et de la sociologie en France.

Exalté par sa brève et tragique passion pour Clotilde de Vaux (1815-1846), une jeune catholique dont il s'éprend en 1845 - sans autre retour qu'une correspondance - avant que la tuberculose n'emporte la jeune femme en 1846, Comte prêche dans ses derniers écrits une sorte de mystique féminine débouchant sur une « religion de l'Humanité ».

D'Eichthal n'est d'abord, entre 1824 et 1829, que le premier disciple et correspondant de Comte, dont il diffuse les écrits en Allemagne auprès de Hegel, et en Angleterre auprès de John Stuart Mill. Il observe les innovations financières de la place de Londres, réfléchit sur la révolution industrielle et ses conséquences sur la condition ouvrière. Mais son tempérament est spirituel, exalté, tourmenté. Tout naturellement, d'Eichthal trouve alors chez Enfantin, le plus religieux de tous les saint-simoniens, de quoi abreuver sa soif mystique. Ami du banquier Olinde Rodrigues (juif également), il est reçu en 1829 dans l'église saint-simonienne. Lui, le juif converti, malmené dans son école catholique, manifeste de vives facultés d'empathie et d'introspection :

« J'ai moi-même toujours souffert de cette société et je n'ai jamais pu m'y concevoir d'autre vocation que de faire cesser les souffrances des autres, et les miennes propres. Je suis né pour être apôtre⁴ ».

Confession on ne peut plus claire. Qui ne sait le malaise psychologique et la désolation victimaire à l'œuvre derrière les plus nobles causes ? Le premier moteur du zèle apostolique de d'Eichthal sera la cause de la femme. Il s'échauffe en approfondissant la vision révolutionnaire d'Enfantin sur l'égalité à venir entre les sexes. L'ère saint-simonienne, nous l'avons vu dans le premier chapitre, devait se caractériser par une harmonie inédite, la brutalité masculine étant désormais subvertie par la douceur féminine. De la dualité des sexes se déduisait leur complémentarité. Le Dieu de la nouvelle religion étant tenu pour androgyne et la famille humaine bâtie sur l'émancipation de la femme.

Cela dit, fonder la régénération de la société sur des vertus « *spécifiquement* féminines » reste « problématique », comme il se dit aujourd'hui. On pourrait aussi bien retourner l'idée pour perpétuer la sujétion des femmes, si douces, si bienveillantes. En réalité, d'Eichthal pêche par excès théorique. Il « essentialise », en termes contemporains, le masculin et le féminin. C'est-à-dire qu'il fait de l'homme et de la femme des *abstractions*, coupées de l'expérience et de l'histoire réelles. Les êtres pour lui ne sont pas ce qu'ils font, mais ce qu'ils sont. Or ce qui est essentialisé ne se retrouve jamais à l'état pur dans l'existence. Il ne s'ensuit pas, évidemment, qu'un homme doux et bienveillant (« efféminé »), soit par là même une femme. Ni qu'une femme rêche et dure (« virilisée ») ne soit un homme. Jouer un rôle, ce n'est jamais que porter un masque, et Sarah Bernhardt ne devient pas plus un homme quand elle joue *L'Aiglon* que les travestis de Shakespeare ne deviennent des femmes, à l'époque où ces dernières sont interdites de scène.

⁴ Lettre du 11 décembre 1841, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds d'Eichthal – désormais Fd'E (A) –, ms. 14407/18. Citée par Lemaire, Sandrine. « Gustave d'Eichthal, ou les ambiguïtés d'une ethnologie saint-simonienne : du racialisme ambiant à l'utopie d'un métissage universel ». *Études saint-simoniennes*, édité par Philippe Régner, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 153-175.

Or, ce qui vaut dans le champ du féminisme naissant vaut également pour l'étude comparée des « races » humaines.

D'Eichthal participe en effet aux premières discussions de la Société d'ethnologie de Paris, fondée en 1839 par le physiologiste William Frederic Edwards (1776-1842). C'est l'époque des débats sur l'égalité ou l'inégalité des « races », au moment où l'Angleterre se prononce en faveur de l'abolition de l'esclavage. Avant que Victor Schoelcher (qui discute ces questions devant la Société d'ethnologie) ne présente, en France, son propre décret d'abolition du 27 avril 1848.

D'Eichthal plaque son schéma de pensée féministe sur la question raciale. Le clivage Blanc/Noir (l'actuelle *novlangue* des « sciences sociales critiques » dirait Blanc vs « racisé ») devient la contradiction principale qui traverse l'humanité. Ce clivage recoupe l'opposition entre le Nord et le Sud, l'Occident et l'Orient, l'Homme et la Femme, la civilisation industrielle et le relâchement sensuel. Autant de « grands partages théoriques », au plus loin de la réalité vécue, le télescopage des époques renvoyant aux représentants les plus caricaturaux — et donc les plus médiatiques - de l'« indigénisme » contemporain. Ceux qui se représentent la réalité sociale en ces termes : les Blancs et les juifs d'un côté, « Nous » de l'autre, exaltant les vertus « afro-décoloniales ⁵ » et traquant la « fragilité blanche ⁶ ».

Mais, contrairement aux malveillances polémiques des « indigénistes », qui pensent selon le schéma ami/ennemi, d'Eichthal n'emploie ces catégories abstraites que pour trouver leur unité supérieure, leur association, leur harmonie. En bref, une façon de réunir la famille humaine.

C'est ainsi qu'il s'intéresse aux « zones de recouvrement ⁷ de la race blanche et de la race noire ». Or, la Méditerranée est une zone d'*intersection* :

« La terre est mâle et femelle (hémisphère Nord et hémisphère Sud), l'humanité est mâle et femelle (race blanche et race noire), et d'Orient en Occident, la division est triple comme les âges : Orient, Méditerranée, Occident. La Méditerranée est le lit nuptial de l'Afrique et de l'Europe, en même temps que le temple commun de l'Orient et de l'Occident ⁸ »

Bien évidemment, la pensée *intersectionnelle* de d'Eichthal reste ambiguë. Car dans la zone médiane de la Méditerranée, c'est encore à l'Occident industrialiste, autrement dit à la « race blanche », qu'il revient d'initier la synthèse supérieure de l'humanité. D'où une défense de la mission civilisatrice de la France en Afrique. Pour mener à bien cette tâche, d'Eichthal sait compter sur un ami et élève, Ismaïl Urbain (1812-1884), missionnaire saint-simonien en Algérie et symbole, si l'on peut dire, de l'indigénisme colonial. Qui est ce truchement idéal ?

Thomas Urbain Appoline, de son vrai nom, est un mulâtre né en Guyane. Il est le fils naturel d'Urbain Brue, un négociant ciotaden (habitant de La Ciotat) installé à Cayenne, et d'une femme noire libre, Marie Gabrielle Appoline, dont la grand-mère, noire, était esclave. Enfant naturel d'ascendance servile, Thomas Appoline rentre en France en 1820. Son père ne le reconnaît pas

⁵ Les études décoloniales, forgées dans les années 1980 en Amérique du Sud, dont le vocabulaire « essentialiste » a depuis essaimé dans le discours de LFI ou du « Nouveau Front Populaire », dans les Instituts de Sciences-Politiques ou dans l'engagement « citoyen », partent du principe que les mouvements effectifs de décolonisation n'ont rien changé à la structure raciste de la « colonialité » : autrement dit, cette façon abstraite de classer les êtres en supérieurs et inférieurs, à partir du seul point de vue occidental et européen. Voir, pour un livre savant sur cette question : *Critique de la raison décoloniale* (collectif), Paris, L'Échappée, 2024.

⁶ Robin DiAngelo, *Fragilité blanc. Ce racisme que les blancs ne voient pas*. Les Arènes, 2020

⁷ Cf. Lemaire, Sandrine, article cité.

⁸ Lettre à Enfantin du 14 janvier 1838, Fd'E (A), ms. 13 579/12. Cité par Lemaire, Sandrine, article cité.

officiellement mais lui fournit une paternité fictive, en le faisant appeler Thomas Urbain, et non pas « Brue ».

À Marseille, le jeune homme fréquente les cercles républicains. Les idées saint-simoniennes le séduisent. Il décide alors d'aller à Ménilmontant en 1831 pour apprendre auprès d'Enfantin et de ses apôtres. Il se met notamment à l'école de Michel Chevalier et de Gustave d'Eichthal. Sa présence parmi eux est hautement symbolique : Urbain le mulâtre n'incarne-t-il pas la nouvelle famille humaine, l'union supérieure des essences blanche et noire ? Disciple et élève se séparent après le procès de 1831. Urbain part en Égypte, où il se convertit à l'Islam et prend le nom d'Ismaïl. Les deux hommes se livrent ensuite à une correspondance, de 1836 jusqu'en 1883. Ils publient en 1839 leur ouvrage commun, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, rédigées entre Paris et Alger. Un traité déconcertant où se révèle une sorte de théorie antiraciste de la race. Voyez cet extrait, peu surprenant compte tenu de ce que l'on sait déjà de d'Eichthal :

« Le noir me paraît être la race femme dans la famille humaine, comme le blanc est la race mâle. De même que la femme, le noir est privé des facultés politiques et scientifiques ; il n'a jamais créé un grand état, il n'est point astronome, mathématicien, naturaliste ; il n'a rien fait en mécanique industrielle. Mais, par contre, il possède au plus haut degré les affections et les instincts domestiques ; il est homme d'*intérieur*. Comme la femme, il aime avec passion la parure, la danse, le chant ; et le peu d'exemples que j'ai vus de sa poésie native sont des idylles charmantes⁹. »

Ismaïl Urbain reste dubitatif à la lecture de cette caractérisation qui le change en femme symbolique, et peu puissante. Mais du point de vue de d'Eichthal, il symbolise l'entrée dans l'ère de l'harmonie entre les peuples. Les deux principes, homme blanc/femme noire, jouant chacun leur rôle pour atteindre l'équilibre dans leur enfantement. De la même façon que Ismaïl Urbain n'a pas à rougir de son métissage natif, d'Eichthal le souffrant réaffirme sa judéité comme une identité, qu'il lui a fallu imposer au sein du milieu saint-simonien : « Je me suis nommé Israël, comme vous vous êtes nommé Ismaël. J'ai senti le peuple juif frémir dans mes chairs, comme vous la race d'Afrique dans les vôtres¹⁰ ». Le Noir et le Juif : les deux proscrits, les deux prophètes.

Lorsque d'Eichthal écrit cela à son ami, ce dernier est en Algérie, marié à une musulmane. Recommandé au directeur des bureaux arabes par l'officier Lamoricière (1806-1865), artisan de la conquête d'Alger, futur général et proche des frères d'Eichthal, Urbain sert d'interprète au sinistre général Bugeaud. Et les Arabes ? Et l'« islam » ? Les épistoliers distinguent bien évidemment les deux. Ce qui intéresse Ismaïl Urbain au moment de répondre à d'Eichthal sur les mérites comparés des Noirs fétichistes et des fiers Arabes, conquérants mais résistant à toute conquête, c'est plutôt l'« islamisme » (selon ses propres mots) dans ses rapports avec l'esclavage. Selon Urbain, la loi islamique, avec son code patriarcal, s'est en définitive avérée plus clément avec les esclaves noirs, leur octroyant une protection bienveillante et humaine. Le fidèle musulman se dégage des peines de l'humanité et de la menace du feu éternel en « affranchissant » les esclaves, c'est-à-dire en leur assurant une place subordonnée, mais définie et protégée, dans la famille. C'est, tout à la fois, l'interdiction des mauvais traitements et le refus de leur indépendance absolue, dans la mesure même, souligne Ismayl Urbain, où le noir esclavagisé préfère dans un premier temps un patronage généreux à la peine de devenir responsable de lui-

⁹ Lettre du 19 mars 1838, in Gustave d'Eichthal et Ismayl Urbain, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, Paris, Chez Paulin éditeur, 1839, p. 22.

¹⁰ D'Eichthal cité par Katarzyna Papiez, « Les deux prophètes : Ismaïl Urbain et Gustave d'Eichthal », Revue de la BNF, 2014/1 n°46, pp. 70-76.

même. Et de conclure, en faisant subir une torsion dialectique à la matrice chrétienne du saint-simonisme :

« Je crois que notre civilisation, qui veut étendre ses bienfaits jusque sur les esclaves noirs, pourrait bien leur faire quelques avances dans le même sens que celles qui ont si bien réussi à l’islamisme. Ainsi, pour ne dire les choses que sommairement, ne faudrait-il pas s’efforcer avant tout de changer le caractère de l’esclavage et de le transformer pour le plus grand nombre en domesticité familiale ? »

Voilà ce que « l’indigénisme » contemporain pourrait nommer (si cela n’existe déjà) un « islamisme stratégique », utilisant les ressources d’un code religieux austère et paternaliste pour discipliner les opprimés, avant de les guider vers l’émancipation (*hum*) :

« Et ensuite, quand l’éducation morale de la famille les aurait rendus dignes de l’indépendance de la vie politique et industrielle, ne serait-ce pas l’occasion d’essayer avec eux les combinaisons imaginées par quelques socialistes modernes pour rendre le travail attrayant ? Car les noirs sont surtout ceux qui redoutent les travaux ennuyeux et où le plaisir n’a aucune place¹¹. »

Subtil retournement de l’essentialisme, n’est-ce pas ?

Au fil du temps, les échanges se distendent entre les deux saint-simoniens, et de leur amitié, il ne reste guère que ce livre saugrenu sur les « races » noire et blanche.

Ismaïl Urbain, quant à lui, participe, toujours en tant qu’interprète, à la prise de la smala de l’émir Abd-El-Kader par le duc d’Aumale le 16 mai 1843, qu’il suit dans son commandement à Constantine, puis à Paris. Mais il échoue à le rejoindre après la nomination du duc au gouvernement général de l’Algérie en septembre 1847, étant retenu à Paris par la Révolution de février 1848.

Affecté à la Direction de l’Algérie du ministère de la guerre, Ismaïl Urbain s’efforce d’entamer la « conquête morale » des Algériens, selon une politique indigène dont il met au point les principes, en grande partie pédagogiques, dans le respect des traditions et valeurs musulmanes : création des bureaux arabes départementaux, enseignement dans les tribus, création d’écoles arabes-françaises, d’écoles supérieures musulmanes (les *médersa*), de collèges arabes-français à Alger, puis à Oran et Constantine, modernisation de la justice musulmane¹². Il publie des articles dans la *Revue de l’Orient et de l’Algérie* et dans la *Revue de Paris*, par exemple « Le Koran [*sic*] et les femmes arabes » et « De la tolérance dans l’islamisme », afin de dissiper les malentendus sur le prétendu fanatisme islamiste. Et encore deux textes en 1861 et 1862, *L’Algérie pour les Algériens* et *L’Algérie française, indigènes et immigrants*.

Ayant lu ces ouvrages, Napoléon III s’appuie sur Urbain, qui l’accompagne 36 jours durant lors de son second voyage algérien, en 1865. La philosophie du « Royaume arabe » est là tout entière. Fidèle à l’inspiration saint-simonienne, l’empereur, nous l’avons vu, penche du côté des « arabophiles ». La lettre-programme du 7 février 1863 au général Pélissier, gouverneur-général de l’Algérie « coloniste », ainsi que le vote du sénatus-consulte du 23 avril reconnaissant aux tribus la propriété de leur territoire traditionnel, en attestent.

¹¹ *Lettres sur la race noire et la race blanche, édition citée*, pp. 44-45.

¹² Nous pillons ici la notice sur Ismaïl Urbain rédigée par la haut-fonctionnaire et historien Michel Levallois (1934-2018), ancien préfet qui fut notamment administrateur de la France d’Outre-Mer, secrétaire général de la Nouvelle-Calédonie et directeur des affaires politiques au ministère des DOM-TOM. Ismaïl Urbain était son arrière grand-oncle. Voir sur le site de la Société des études saint-simoniennes : <https://www.societe-des-etudes-saint-simoniennes.org/urbain>.

Napoléon III prend ici le contre-pied des républicains « colonistes », ce qui, à nouveau, ne manque pas de surprendre si, forts de notre ignorance historique, nous lisons cet épisode avec nos actuelles oeillères partisans. Non, « la gauche », des républicains aux anarchistes, en passant par les socialistes et les communistes, n'est pas forcément anti-coloniale. Non, « la droite », des républicains libéraux, conservateurs, aux bonapartistes, n'est pas forcément « colonialiste ». Sur ce sujet comme sur tant d'autres - la patrie, la laïcité - il y eut bien des chassés-croisés entre les deux « camps », dus à des conversions/contorsions tactiques, stratégiques ; aussi bien qu'à des considérations économiques ou morales. Mais surtout au besoin structurel et partidaire d'exister en s'opposant réciproquement, quel que soit le contenu de cette opposition.

Voyez par exemple l'étonnante *Revue du monde colonial*, « organe des intérêts agricoles, industriels, commerciaux, maritimes, scientifiques et littéraires des deux-mondes », publiée sous la direction d'Alphonse Noirot (1833-1889), secrétaire de la société centrale de colonisation. Cette revue compte parmi ses collaborateurs le futur communard et député de la Guadeloupe Melvil-Bloncourt (1825-1880), aussi mulâtre qu'Ismail Urbain, fils d'un aristocrate et d'une caribéenne libre ; le journaliste et aéronaute Wilfrid de Fonvielle (1826-1914), déporté en Algérie après le coup d'État du 2 décembre 1851, et qui y avait créé le journal *L'Algérie nouvelle*, avant de revenir en France dans les années 1860 ; le journaliste Émile Cardon (1824-1899), qui décrit dans un *Guide du visiteur de l'exposition permanente de l'Algérie et des colonies* les collections ethnographiques consacrées aux territoires colonisés.

En effet, dans la lignée des « expositions universelles », le prince Napoléon III, cousin libéral de Louis Napoléon Bonaparte, qui avait hérité en 1858 d'un ministère de l'Algérie et des Colonies, avait décidé de présenter une « Exposition permanente de l'Algérie et des colonies », ouverte au public en 1859 dans les locaux du Palais de l'industrie. Mentionnons enfin la collaboration du géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905), lui-même, à cette revue.

On pourrait dès lors s'attendre à ce que cette publication défende des positions anticoloniales. Mais si elle s'oppose à l'esclavage, *La Revue* est bel et bien « arabophobe¹³ » et prend à revers l'idéal indigéniste d'un « Royaume arabe ». Melvil-Bloncourt reproche ainsi aux hommes politiques parisiens de n'avoir pas suffisamment glorifié l'effort colonial français. Les républicains de la *Revue* défendent le cantonnement des indigènes, la fin de la propriété collective et de la mainmise territoriale des chefs indigènes. Le droit de colonisation revient, pour un Noirot¹⁴, à appliquer le principe d'expropriation pour cause d'utilité publique. Un principe qui, à terme, devrait profiter à ceux-là même qu'il paraît blesser de prime abord. Comme si l'esprit de 1789 portait cette émigration française. Pas plus que les révolutionnaires n'avaient cédé devant les traditions et privilèges de la noblesse et du clergé, défendus par les chouans, ils ne devraient s'empêcher de déraciner de leurs territoires, les traditions arabes (arriérées, obscurantistes, réactionnaires, etc.) – quitte à en déraciner – *exproprier*- leurs porteurs eux-mêmes. C'est la rançon du progrès et de *la mise en valeur*. Un pas en avant nécessaire, si atroce et sanglant soit-il, vers le communisme industriel et mondialisé. Voyez Marx & Engels, disciples saint-simoniens, analystes rigoureux de la conquête et de la colonisation de l'Algérie dont ils sont les observateurs contemporains.

Les évènements géopolitiques exacerbent du reste cette opposition entre « colonistes » et « arabophiles ». Les mécanismes économiques de prédation conjugués à une sécheresse prolongée provoquent une affreuse famine. Environ 300 000 « fellahs » meurent du typhus et du choléra entre 1867 et 1868. Les colonistes se saisissent de cette catastrophe pour attaquer la politique de l'empereur. Leur alliance contre le Royaume arabe voulu par l'empereur rassemble les républicains, utilisant l'Algérie pour critiquer le pouvoir impérial en métropole, les orléanistes

¹³ Manchuelle François. Origines républicaines de la politique d'expansion coloniale de Jules Ferry (1838-1865). In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 75, n°279, 2e trimestre 1988. pp. 185-206.

¹⁴ Noirot, « Les vrais principes de la colonisation », 1864, cité par Manchuelle François, article cité.

opposés à la libéralisation du régime et les catholiques emmenés par l'évêque d'Alger, Mgr Lavignerie. La pression est trop forte et les différents décrets adoptés à la hâte par Napoléon III n'enrayent pas l'avancée des opposants. La chute de l'Empire, en octobre 1870, enterre les idéaux indigènes d'Ismaïl Urbain en même temps que le projet saint-simonien de Napoléon III.

Contrecoup de la défaite face à la Prusse, une nouvelle vague d'immigration venue d'Alsace-Lorraine contraint Urbain à la démission. Il rentre à Marseille, puis retourne en Algérie en 1884 pour y mourir ayant fait, ou non, le deuil de ses idéaux. Les curieux peuvent lire à son sujet deux forts volumes de Roland Laffitte et Naïma-Lekfir-Laffitte, *L'Orient d'Ismaïl Urbain d'Égypte en Algérie*¹⁵.

Dans les années 1870, la politique de grands travaux en Algérie continue néanmoins. Des entreprises françaises construisent des chemins de fer dans l'Est, puis dans l'Ouest, entre Bône et Guelma, tandis qu'on envisage la prolongation de la ligne est-ouest à travers l'Algérie, de la Tunisie au Maroc. Le saint-simonisme a accompli la moitié de son œuvre. Disons, la part « culturelle ». Le projet infrastructurel de Michel Chevalier est bel et bien en voie de réalisation. En revanche, la part « dogmatique », cette théorie de la communion spirituelle et culturelle portée par Gustave d'Eichthal et son ami Ismaïl Urbain, a échoué.

Sous le gouvernement de Thiers et de Mac Mahon, le rêve saint-simonien de l'association universelle en Méditerranée commence à se dissiper. Beaucoup a été fait, néanmoins, sur les deux rives, pour créer un dense réseau de communications. On en trouve un écho frappant dans *L'Argent* d'Emile Zola (1840-1902), publié en 1891, mais situé en 1864, dont le personnage principal, Aristide Saccard, l'affairiste, le spéculateur, trouve une mine de projets d'entreprises, compagnie maritime, mines d'argent, voies ferrées, au Liban et en Syrie, dans les visions et les plans de Georges Hamelin, l'ingénieur polytechnicien, ancien membre de la commission d'études du canal de Suez.

Le véritable moteur de la Banque universelle constituée par Saccard pour financer ces projets, c'est Hamelin, le visionnaire, le concepteur, le chef de chantier, aussi timide et effacé que Saccard est un boursicotier bruyant, et finalement déchu. Du reste, Zola avait commencé sa carrière comme journaliste et feuilletonniste pour *Le Sémaphore de Marseille* et *Le Messager de Provence*, publiant notamment *Les Mystères de Marseille* (1867).

La transformation industrielle des activités, des lieux, des mentalités, est réelle. À Marseille comme en Algérie. Un écrivain méditerranéen dira plus tard que les monuments de Marseille, ce sont désormais son pont transbordeur, le tunnel du Rove, les docks, les gares maritimes, les grues pontons, les môles de la Joliette ; ses bâtiments, ce sont les navires « usés, coulés et relancés » ; sa gloire, c'est le commerce et ses grands hommes, les armateurs¹⁶. Mais peu à peu, l'économie mondiale se déplace vers le Nord. Comme le dit Gérard Chastagnaret, historien émérite à l'Université d'Aix-Marseille, « ce n'est pas la Méditerranée qui a changé, c'est son environnement¹⁷ ».

¹⁵ Deux essayistes et documentaristes se sont penchés sur la question, défendant visiblement la thèse selon laquelle Urbain aurait été un colonisateur « malgré lui ». Voir Roland Laffitte et Naïma-Lekfir-Laffitte, *L'Orient d'Ismaïl Urbain d'Égypte en Algérie*, deux tomes, Geuthner, 2019. Nous mentionnons cet ouvrage apparemment volumineux mais reconnaissons n'en avoir lu qu'une présentation étoffée, à l'adresse suivante : « Ismaïl Urbain ou le colonisateur malgré lui », orientxxi.info.

¹⁶ Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée*, Gallimard, 1935, rééd. Jeanne Laffitte, 2009, pp. 42-43.

¹⁷ Gérard Chastagnaret, « Michel Chevalier, la Méditerranée et Marseille au XIX^e siècle », communication prononcée lors de la journée d'études sur le saint-simonisme à Marseille, Fort Saint-Jean, Mucem, 21 octobre 2016, organisée par la Société des études saint-simoniennes.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, l'Angleterre, première puissance industrielle mondiale, est contrainte d'importer des matières minérales et notamment du plomb. À partir des années 1880, la mondialisation des échanges du blé et des minerais prend un essor tel que les ressources de la Méditerranée ne répondent plus à la demande. Le marché mondial se déporte vers l'Atlantique, marginalisant du coup la Méditerranée et Marseille. La Première Guerre Mondiale accentue ce pivot de l'économie globale vers le Nord-Ouest. On rapporte en 1927 un mouvement total de 19 millions de tonnes de marchandises pour les ports de Trieste, Venise, Gênes et Marseille, alors que Hambourg, Brême, Rotterdam, Amsterdam, Anvers, Dunkerque, Le Havre et Rouen en assurent 106 millions¹⁸.

Quant à la ville elle-même, elle bétonise durant la première moitié du XX^e siècle, les villages, lieux-dits et hameaux qui aéraient encore le maillage urbain. Progressivement, les industries locales florissantes au siècle précédent, industries des corps gras, savonnerie, soude et agro-alimentaire, se plient à la logique des grands groupes européens. Le port perd sa vigueur et sa centralité alors même que l'industrie des hydrocarbures se développe. Les sites de Lavéra et de Shell-Berre, fondés dans les années 1930, amorcent un tournant qui s'accroît sous la V^e République, avec l'installation en 1965 de l'usine Esso à Fos-sur-Mer, puis le projet de création du Port autonome de Marseille, dans l'espoir de rivaliser avec l'Europe rhénane, en reliant Lyon, Perpignan et Nice via Marseille-Fos. Un gigantesque complexe pétrolier et minéralier dont les activités se combineraient avec la pétrochimie et la sidérurgie, attirant des gens du Nord, plus disciplinés : des cadres venus de Lorraine (firme Sollac, spécialiste du laminage continu) et du bassin lyonnais.

Mais ceci est une autre histoire. Il convient plutôt de voir dans cette chronique saint-simonienne de la ville-réseau, comment, au dernier tiers du XX^e siècle, une dynastie de négociants et d'armateurs venue d'Orient, les Saadé, a repris le pouvoir à Marseille, avant d'œuvrer aujourd'hui à sa transition technologique.

Le Platane & Renaud Garcia
Marseille, février 2025

Lire aussi, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

- Le Platane & Renaud Garcia, *Marseille, tête de réseau global*
Chap. 1 : Des industriels saint-simoniens au tout numérique
Chap. 2 : Du dogme au culte : la ville mise en réseaux
- TomJo & Marius Blouin, *Bleue comme une orange*
Chap. 1 : Vues générales historiques et physiques - Pour moins patauger dans les Pays-Bas
Chap. 2 : L'organisation agricole du Moyen-Âge
Chap. 3 : Je lutte et j'émerge
Chap. 15 : Saint-Simon, l'ingénieur-prêcheur de l'industrialisme
Chap. 16 : Lyon, 1830-1834, chef-lieu de l'industrialisme
Chap. 17 : 1831-1834. Les femmes aussi

¹⁸ Voir Alessi Dell'Umbria, *Histoire universelle de Marseille. De l'an mil à l'an deux mille*, Marseille, Agone, 2006, p. 425.